

## PRÉFACE<sup>1</sup>

*par*

Aristophane

Quand l'auteur-éditeur est venu me voir à Athènes pour me demander une préface pour son *Vieil homme et la mère*, j'étais dans l'*urgence* avec mes propres *Oiseaux*. Nous nous sommes toutefois vus malgré mes occupations au sein du *Banquet* de Platon, sous une colonne du Parthénon (en réfection), il faisait torride, le pauvre vieux suait de grosses larmes sur le carnet où il me croquait au fusain (sans mon consentement), je ne lui demandai pas comment il était arrivé là. Mais ma curiosité fut excitée lorsqu'il m'expliquait que son opus était précisément une réflexion sur le statut de l'*urgence* dans l'existence. Nous avons tous les deux une dent contre les politiques, que nous considérons comme des bouffons, cela nous faisait des points communs. J'ai fait rire les Athéniens avec mes pantalonnades socio-politiques, ils en avaient besoin. L'auteur a fini par être mon ami et me convaincre, lorsque j'ai constaté (à la lecture du manuscrit) qu'il s'ouvrait sur un chien (Baroud) et se

---

<sup>1</sup> Traduit du grec ancien par l'auteur.

refermait sur l'envol d'un faucon pèlerin (*Les Oiseaux* sont une de mes marottes, comme on le sait, les grenouilles aussi). Et puis, dans son hôpital, cette chambre de Séléne (qui, en passant, est quand même une de mes déesses favorites, elle aime les hommes) m'a évidemment fait penser au fameux « tonneau » de mon ami Diogène de Sinope (le Cynique)<sup>2</sup>, lui et ses amis les chiens (on sait que « cynisme » vient du grec ancien, « chien », en référence à l'attitude d'Antisthène, inspirateur du cynisme, puis de celle de Diogène, généralement considéré comme le premier véritable cynique. Diogène souhaite être enterré « comme un chien ». Moi, on me dit comique, et je relève dans le récit du *Vieil homme et la mère* de nombreux éléments comiques, même si les situations sont tragiques (ne rit-on que du malheur des autres ?), voire pathétiques, il me plaît de lire que *rien n'est grave, rien n'est urgent*, ce qui aurait plu à Diogène, à lui aussi. On a raconté qu'en -336 (date qui figure dans le *cloud* de l'histoire universelle), après quelques mois passés vers le nord, le tout jeune roi de Macédoine se rend à Corinthe où il rencontre Diogène. Cet épisode de la vie de Diogène, face à Alexandre le Grand, est raconté dans de nombreux textes, notamment dans *La Vie d'Alexandre* de Plutarque, dans *Les Tusculanes* de Cicéron et, bien sûr, par Diogène Laërce, le doxographe principal de Diogène, dans *Les Vies des philosophes*. Le fameux échange entre Alexandre et le

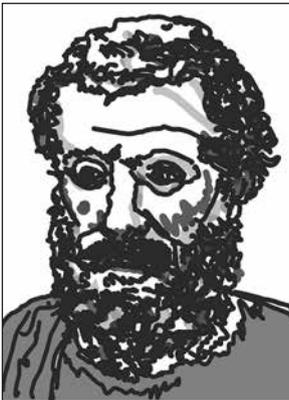
---

2 Le philosophe grec Diogène (404-323 av. J.-C.) assis dans son tonneau en terre cuite dans un quartier d'Athènes, allume une lampe en plein jour, signifiant qu'il recherche un homme honnête. Les chiens, qui l'entourent, sont ses compagnons, ils symbolisent le cynisme (du grec *kynikos*, chien), qui privilégie la vie simple.

philosophe devient historique. Le grand roi s'adressant à Diogène, lui dit : – Demande-moi ce que tu veux, je te le donnerai. Et Diogène répond : – Ôte-toi de mon soleil ! Évidemment, les légendes à propos de mon pote Diogène fleurissent, mais quelle importance entre ce qui est vrai ou légendaire ? Pour revenir à notre livre : j'ai particulièrement été touché de constater que Silbermann (l'homme d'argent), le héros de Boschwitz s'enfuit du chaos socio-politique organisé par des « suiveurs » à croix gammées, dans son propre pays, essentiellement parce qu'il est persécuté par ces derniers, par la bêtise humaine, majoritaire, pour chercher un nouvel espace de vie où recommencer, peut-être là où son fils se trouve déjà, à Paris ? Y parviendra-t-il ? empêché par ses anciens « amis », ses anciennes occupations, affaires, malgré les engagements qu'il avait concédés à ses croyances politiques, juridiques, il perd tout, en trois jours ! La quête est *urgente*, il risque sa vie. La situation est exactement la même que celle de mes deux gaillards dans mes *Oiseaux* qui, eux aussi, finissent pas quitter Athènes pour chercher une nouvelle terre d'accueil, avant tout parce que la Grèce est en pleine guerre du Péloponnèse, qu'Athènes est devenue une cité invivable par excellence avec ses florilèges de procès, ses querelles socio-politiques insensées sous Périclès (notre auteur a pu le vérifier *de visu*). Mes deux compères, eux, au lieu de chercher sur terre, décident de regarder vers le ciel, ils pensent trouver refuge en se dirigeant vers le monde des *Oiseaux* et leurs couleurs, mais les embûches et la bêtise humaine seront au rendez-vous de manière similaire, ces embûches créent l'*urgence*. J'en ris et fais rire, seule manière de sublimer. Rien ne semble

avoir changé, à plus de deux mille ans de distance ! J'ai vraiment trouvé cela touchant. La situation est la même dans la première partie, *Le vieil homme et la mère*, deux êtres humains s'enfuient face à la mort et le monde en déliquescence, ils décident de réaliser ensemble une adaptation théâtrale qui, au-delà de l'urgence, pourra, elle, se perpétuer dans l'espace et le temps, comme mes *Oiseaux*, comme dans *Depuis, je prends des trains*, de *l'Homme d'argent* (Silbermann). La cohérence est totale lorsqu'on se penche sur la troisième partie, *La Raison des livres*, où un auteur cherche à s'enfuir des imbroglios politico-administratifs qui font régresser ses ambitions vitales, des incohérences qui le poussent vers l'imagination (mon cas avec *Les Oiseaux*), il choisit New York où, avec un compère, ils cherchent tous deux une porte de sortie. Il y a quelques jours, j'en ai profité pour lire Hemingway, le clin d'œil est subtil et amical, tout concorde, l'allégorie trouve son sens. Le salut se trouverait dans la création !

### Αριστοφάνης / Aristophânês



Aristophane est né dans le quartier de Kydathénée (Athènes) entre -450 et -445, il est biologiquement décédé vers -385. On le considère comme le plus fameux poète comique de la Grèce antique, peut-être de toute l'histoire du théâtre. Quel dramaturge contemporain peut affirmer ne pas avoir été inspiré par l'une ou l'autre des onze pièces fabuleuses d'Aristote qui nous sont parvenues.

*Pour Manette.*

*À la mémoire d'Alain Préaux.*

Souvent, dans l'ennui des vacances, dans la chaleur et la solitude de certains quartiers déserts, trouver un bon livre à lire devient une oasis qui nous éloigne d'autres choix qui ne nous feraient pas du bien. Il y a aussi les moments de fatigue, de colère, de déception, d'échec, et lorsque nous ne parvenons pas (...) à trouver la tranquillité de l'âme, un bon livre nous aide à traverser la tempête jusqu'à ce que nous retrouvions un peu de sérénité. Et, peut-être, cette lecture nous ouvre-t-elle de nouveaux espaces intérieurs qui nous aident à ne pas nous enfermer dans les idées obsessionnelles qui nous tiennent inexorablement. Avant que les médias, les réseaux sociaux, les téléphones portables et autres dispositifs deviennent omniprésents, cette expérience était fréquente, et ceux qui l'ont connue savent de quoi je parle. Il ne s'agit pas d'une chose dépassée.<sup>1</sup>

François, 17 juillet 2024.

---

<sup>1</sup> *Lettre du Pape François sur le rôle de la Littérature dans la Formation* (Copyright © Dicastero per la Comunicazione – Libreria Editrice Vaticana).

Le plus beau, c'est de vivre, encore une fois,  
une matinée du mois de mai, de baigner son  
visage dans le parfum vaporeux et la lumière  
pétillante du printemps, de savoir que notre vie  
est derrière nous, que plus rien ne peut vraiment  
nous faire de mal, que les femmes peuvent  
mentir tout leur saoul et les hommes voler de  
l'argent, se casser la tête à inventer de vilaines  
manigances et que, pendant ce temps-là, la vie  
continue, impassible, avec ou sans nous ; alors,  
tout ce dont nous avons souffert se dissout  
dans le temps et la lumière du soleil, comme  
sur le Danube la brume matinale effleurée par  
la clarté du printemps.

Sándor Márai,  
*Dernier jour à Budapest*,  
Albin Michel, Paris, 2017.

Et dans 150 ans, on s'en souviendra pas  
De ta première ride et de nos mauvais choix  
De la vie qui nous baise et de tous ces marchands d'armes  
Des types qui votent les lois, là-bas, au gouvernement  
De ce monde qui pousse, de ce monde qui crie  
Du temps qui avance et de la mélancolie  
La chaleur des baisers et cette pluie qui coule  
Et de l'amour blessé, et de tout ce qu'on nous roule  
Alors, souris

Raphaël,  
*Et dans 150 ans* (2005),  
dans *Caravane*.

## I

### LÉON LE CAMÉ



C'était l'été en Belgique, un été pluvieux, chaud – comme l'Afrique peut en offrir, une vraie *Saison des pluies* (Graham Greene) –, alors que je pénétrai dans l'hôpital monumental et « intelligent » Saint-Glinglin à Bruxelles, après avoir payé mon taxi 17,00 € vers six heures du matin, comme d'hab'. Séléne (ma mère a 96 ans) avait été hospitalisée d'urgence quelques mois plus tôt à la suite d'une « mauvaise chute » (comme s'il pouvait y en avoir de bonnes !) juste dans l'escalier de sa maison quatre façades au Kirchberg de Luxembourgville, en face du centre nerveux de la CEE, où elle vivait seule depuis le décès de mon père en février 2006 (elle avait dévalé deux volées de marches, se brisant les os). Mais, ce n'était pas là le plus ennuyeux, à la suite de cette chute, je la fis transférer à Saint-Glinglin (où je connaissais les médecins qui, depuis 2008, avaient transformé ma paroi abdominale en carte de bataille à

la Beyrouth aux pires moments des bombardements), on lui diagnostiqua en prime des marqueurs tumoraux au zénith, assortis d'un cancer primitif des os galopant à l'allure d'un troupeau de zèbres en déroute « et, peut-être : vous aurez quelques mois de sursis, faut voir les thérapies, il existe des chimios, qui sait ? » ; « elle ne passera pas l'année, murmuraient les mêmes. Je ne croyais plus ces prédictions sinon celle qui disait que, après un certain âge, ce n'est plus le cancer qui tue. Ma grand-mère était morte après avoir soufflé sa propre bougie, elle-même, une belle nuit à près de cent-dix ans, pour quatre raisons (avait-elle prévu) : parce que tous ses amis étaient morts, que dans d'Ehpad où on l'avait reléguée, il n'y avait que des vieux, que les infirmières n'étaient bonnes à rien, et que la nourriture qu'on lui imposait était dégueu. Pas un chat ne feulait dans le hall grandiose de l'hôpital Saint-Glinglin, pas un rat dans ce palais de béton lissé, pas un cafard (qui est un insecte



Notre famille au complet en 1958. Sélééné (de gauche à droite, deuxième au second rang). Moi sur les genoux de ma grand-mère paternelle. Mon grand-père avec son gros cigare. Ma grand-mère juste derrière lui.

et/ou un état d'âme, selon Baudelaire), pas même un être humain, juste une sorte de piste de décollage clignotante, emblavée d'écrans géants lumineux, qui flippaient sur le mode d'un sapin de Noël : identifiez-vous, scannez votre QR code, votre identifiant, votre mot de passe ! Erreur ! Quelle est votre demande ? *Volg het aangegeven routenummer...* Un chien roux avait profité de mon entrée pour se glisser en même temps que moi par les portes pneumatiques, il s'agissait d'un jeune épagneul breton (que je reconnus pour en avoir fréquenté un lors de mon adolescence, un chien d'arrêt sympathique et dissipé, j'éprouvai un *a priori* positif), il se collait à mes récentes prothèses en titane aux deux genoux – il avait bien remarqué que je boitais, que j'avais mal, comme s'il voulait me protéger –, il me regardait parfois d'en bas en agitant son bout de queue, d'un air peut-être triste et coupable, silencieux en tout cas. Je décidai qu'il me suivrait, après avoir lu sur son collier en cuir rouge : *Baroud / Communiste* (assorti d'une date). J'aboutis finalement devant la porte de la chambre 1AQZ453 où on avait logiquement installé Séléné (secteur des soins intensifs – vers les soins palliatifs). Séléné est la déesse de la pleine lune, il a fallu ce désastre pour que je me rende pleinement compte qu'elle était la déesse de *ma* pleine lune. Je frappai un coup, puis deux, trois, comme s'il pouvait y avoir une réponse quelconque. Je baissai lentement la clenche métallique mat et poussai la porte. Dans un soupir de lassitude, Baroud se coucha naturellement de tout son long dans le couloir, mimant la pailleasse, une pailleasse qui monterait la garde devant la porte, en mode « je t'attends mon vieux, vas-y, ne t'inquiète pas, ça va aller... ». Il régnait une lumière orangée

dans la chambre, les rideaux avaient été tirés, au-delà le soleil se levait. Outre le voile orangé, l'atmosphère était feutrée, ouatée, on percevait en sourdine le grillon des machines à rythmes cardiaques et sinusoides, et le chuintement des accordéons respiratoires en plastique, assortis de *bips* à profusion. Je m'avançai à ma gauche jusqu'à l'angle froid du lit métallique sur lequel reposait Séléne, des tas de tuyaux transparents et torsadés enveloppaient son visage ridé pour s'encourir vers diverses bonbonnes d'hélium, d'oxygène ou de protoxyde d'azote, que sais-je ? alors que, vers ses bras froissés, couchés parallèlement sur des draps blancs sans tache, se distillait un festival de liqueurs aussi suspectes que multicolores, voire la merveilleuse morphine qui permettait encore à la lune d'être pleinement immaculée. Je m'assis à proximité de son oreiller volumineux, dans lequel on l'avait enfoncée, je pris sa main dans la mienne, toutes deux étaient glacées, la sienne sans réaction, je pouvais toutefois percevoir (par quel miracle ?) les battements de son cœur, le flux et le ressac de ses artères. Je la reconnus à sa beauté. Nous ne nous étions pas vus depuis plus d'une dizaine d'années, même si nous nous téléphonions quasi quotidiennement. Elle semblait sereine sous les tuyaux flous, respirait lentement, les yeux clos, un parchemin dans un bonheur, immobile comme l'oubli. Sur la table de nuit, outre une kyrielle de flacons et son portable : *Une histoire birmane* (1934) de George Orwell, un de nos livres de chevet justement, lu et relu, usé jusqu'à la corde, jamais déclassé, l'équivalent d'une pompe à morphine en soi, indéfectible depuis des décennies (j'avais pile 70 ans, Séléne 96, nous avions vieilli). Le livre avait vécu, lui aussi : annoté, daté, la couverture en



*Une histoire birmane* (1934)  
de George Orwell.

carton vert foncé, rafistolée, des signets de librairies du monde entier insérés à de nombreuses pages, toute une vie ! Chaque fois que nous entrions dans son monde vert foncé, la réalité problématique trouvait son issue ; elle me lisait des passages au téléphone en P.C.V. depuis la Grèce aussi, lorsqu'elle était fatiguée, je lui en lisais parfois, d'autres. Nous avons déjà, à l'époque, le vague projet de traduire et adapter un roman qui se déroule durant « la nuit de cristal » (1938) en Allemagne. Mon père, lui, m'avait lu Hegel, *Phänomenologie des Geistes* (1807), dans le texte s'il vous plaît (nous étions germanophones à la base), quelques pages chaque soir, avant de m'endormir sous les feux de brousse des hauts plateaux au Congo belge (mais je crois avoir développé cette anecdote dans un autre livre, ou dans une autre dimension). Je restai peut-être une heure ou deux à lui tenir la main, qui ne se réchauffait pas, qui ne se réchauffait plus, personne ne se manifesta, ni infirmière, ni médecin, ni même Baroud (qui ronflait derrière la porte). Un comble pour des « soins intensifs » ! pensai-je, mais probablement que les acteurs se tenaient-ils en toute vigilance-discrète derrière des écrans de PC à distance (une caméra était fixée dans un coin de la chambre, un petit voyant rouge clignotait). Séléne se soulevait et s'abaissait paisiblement au rythme de

sa respiration, le visage impassible, sculpté dans le repos. Dans mon attente, je revoyais ce vieux maigre en costard-cravate qui, tous les matins, remontait de la Marina sur l'île de Patmos vers le cimetière à six heures précises du matin. Mon amie Despina (Patmosienne), m'informa qu'elle avait fini par mener son enquête à la suite du décès de sa propre mère (à propos de ce vieux en costard). Le vieux avait en fait perdu sa femme deux ans et demi auparavant d'une septicémie et, depuis, il se rendait quotidiennement sur la tombe de sa femme pour y déposer un gardénia immaculé, avant de retourner chez lui par le même chemin. En dehors de fleurir la tombe de sa femme, on ne sait à quoi il passe ses journées, mais ça lui fait déjà un bouquet de 923 gardénias (une fleur relativement capricieuse, qui a besoin d'ombre et de chaleur, pas trop) au moment où j'en parlai avec Despina.



Un gardénia dans notre jardin de Patmos.

À partir de là, on peut tout imaginer. Aimait-il tellement sa femme qu'il ne parvenait pas à se